

QUE PENSENT LES FEMMES DE LA VERRERIE

LETRE OUVERTE AU MARI qui va-à-la-paie alors que sa femme reste à la maison

Le geste large, l'air important, tu mets sur la table, chaque quinzaine, ce salaire que tu as bien gagné... pémiblement et qui sert à notre nourriture à tous, gesto attendu par tous et qui fait de toi : le Chef, le père nourricier (en plus de l'époux et du papa).

Sais-tu qu'avec la joie de cet argent nécessaire et que tu déposes là, devant moi et que très trébuchement avec toute ta confiance j'ai le loisir (j'allais dire la charge) de dépenser... Je suis donc qu'avec cette joie, il y avait en moi, une petite amertume, un petit pincement au cœur et à l'amour-propre... Car tu travailles fort d'un métier d'homme pour le gagner cet argent, mais moi ; je ne travaille pas dans le sens « usiner » du mot, non, ce je reste à la maison » et je n'ai pas de paie !... Pour la Fête des Mères, l'année dernière, je t'ai parlé de fleurs, et de ce qu'il y a de toujours jeune en moi, alors n'y revenons plus, mais cette année veux-tu m'offrir pour la Fête des Mères, avec le bouquet des gosses et la bouteille traditionnelle, un bon regard gentil et compréhensif qui me fera comprendre sans phrase que tu as réfléchi et pensé vraiment à ce que je t'écris ici.

Chaque jour, je suis levée avec toi... mais toi, tu te lèves, tu t'habilles, tu déjeunes, tu prends la gamelle de jus que je t'ai préparée et tu t'en vas « au boulot ». Moi, je t'ai préparé ton déjeuner, les habits propres que tu trouves à leur place, j'ai levé les gosses, senti le front un peu chaud de la gamine qui a toussé toute la nuit (tu lui dormais et j'étais aux aguets), je les ai fait déjeuner tous ; j'ai respiré l'air du dehors pour savoir s'il fallait mettre un manteau ou un petit gilet ; puis, tout le monde parti, j'ai ramassé le fourbi laissé par vous tous, de la cuisine aux chambres, et puis ce souci constant « Qu'est-ce qu'on va faire à manger ?... » en essayant de varier les menus et de satisfaire vos goûts.

Si seulement tu pouvais (c'est pourtant bien rare) accepter sans mauvaise humeur ni rouspétance un plat de riz un peu cuit, ce rôté pas à point un jour de lessive ou de repassage (c'est dur tu sais). Si tu pouvais prendre les « patinettes » quand je viens de cirer sans cirer que c'est « em... bêta... ces machines-là aux pieds... » Lorsque après souper, pendant que jeumes bêtement la cigarette on lit le journal, alors que je fais la vaisselle ou lise les gosses, si tu pouvais ne plus dire : « Fais faire les gosses-là... », te chialer tout le temps, t'en aller, j'AI le BOUSSE TOUT LA JOURNÉE, MOI et un rembrant frant il faut entendre brailleur... fichez-moi la paix ». Si tu pouvais penser que toute la journée, j'ai eu un travail obscur, dur... et pas payé. As-tu pensé que si je n'étais pas là, pour que tu puisses aller travailler, il faudrait payer : bonne, cuisinière, gardienne d'enfants, etc...

Pour moi, vois-tu, c'est notre amour, notre foyer, qui me paie de bien, mais ce n'est pas monnaie sonnante et trébuchante et je me sens un peu frustrée dans ma dignité de femme au

foyer ; ce que les allocations familiales m'alloient, à ce titre n'est pas suffisant pour me sentir de taille à « vouloir » un manteau, un corsage ou autres... ou à désirer cet argent de poche que tu as et que tu « exigerais » s'il ne t'étais pas donné périodiquement.

Tu dis : « Elle fait ce QU'ELLE VEUT, avec la paie, je lui donne tout ». Tu me fais confiance, merci !... mais sais-tu bien que cette soule paie (puisque je reste à la maison) pour nous tous t'évite bien des soucis ; si tu avais à la disséquer, tu pourrais dire plus justement, avec un peu d'admiration : « Elle fait ce QU'ELLE PEUT avec la paie, car je lui donne, je suis plus tranquille, et elle a du mérite à s'en tirer aussi bien... »

Si tu pouvais vraiment penser tout ça, remarquer ma fatigue et la comprendre, ce serait pour moi, votre bonne-à-tout-faire, sans salaire, une bien grande joie et une récompense bien plus chère que tout, car non seulement je me sentirais utile (et je le suis) mais je me sentirais aimée et croi-moi, va, c'est bien ce dont j'ai le plus envie.

Ne m'en veux pas d'écrire tout ça, je n'aurais pas le courage de te le dire et, avant de me laisser terminer tu me dirais au moins 3 fois que je radote, que je me fais des idées et puis « que tu en es marre, que je te laisse dormir, car tu es fatigué, tu as travaillé toute la journée et demain il faut encore que tu retournes au boulot... », et tu es déjà endormi...

Alors, repose-toi bien. Bonsoir... car pour ne pas te tracasser je ne t'ai pas dit que le gamin avait de la fièvre, que le beurre est augmenté, que j'ai mal au dos... Dors bien, mon gros.

Ta femme.

MES PROBLEMES FEMININS AU Foyer

A la Verrerie, la femme a des difficultés dans son foyer, difficultés multiples si l'on en juge certains points.

1°) LE PROBLÈME, DIT, PROPREMENT CONJUGAL

Celui-là, le plus important, est le début du mariage, les jeunes gens s'épousent et commencent seulement à se connaître, quelquefois les caractères ne sont plus d'accord, même pour un rien, car la vraie menace d'un ménage est la jalouse, ce mot ne devrait jamais être prononcé tant qu'il peut être lourd de conséquences de l'un ou de l'autre : « Mon mari, malgré sa profession, ne se trouve pas souvent à la maison, un autre travail l'occupe, il doit assister à toutes les réunions ou cérémonies, me laissant seule ; je m'occupe au triot, aux mé-

nus travaux et quelquefois à la lecture, mais je sais que mon mari est comme imposé par ce genre de travail, et il y a des jours que cela ne me plat pas du tout, surtout quand il rentre tard, c'est sur, ce qu'il me raconte m'intéresse mais j'aimerais mieux sentir sa présence, tous les soirs longs et silencieux « près de moi ».

2°) LE PROBLÈME SOCIAL :

Certes les temps deviennent durs, la femme, avec les salaires encore bas, que son mari touche à l'usine, lutte comme elle peut contre la vie chère, rien n'est bon marché, et les légumes sont aussi (si ce n'est pas plus) chers qu'à la ville, il existe bien le crédit, et combien de ménagères luttent là aussi, et l'habillement, les provisions pour l'hiver, etc... tout ça fait partie du souci féminin.

3°) LE PROBLÈME DE L'HYGIÈNE :

Le gros problème qui se pose chez la femme : la propreté de la maison, la propreté, car avec la voirie que l'on possède, on ne ramène à la maison que poussières et microbes ; le nettoyage, certes est un dur labeur, surtout pour la femme qui travaille, le travail, toujours du travail !...

4°) LE PROBLÈME MATERNEL :

Le problème aussi délicat, presque dans chaque union) les enfants naissent, ces petits êtres qui apportent un bonheur supplémentaire, la mère veille sur l'enfant, quand la maladie survient, c'est encore (une tâche dure, de la patience et de la volonté, il en faut et c'est le docteur, les médicaments, toujours du souci en plus, et tant d'autres survenant quand on ne les attend pas !

5°) LE PROBLÈME INTELLECTUEL ET MORAL :

Problème difficile à la Verrerie où la jeune femme, du fait de la guerre n'a pas suivi assiduellement l'école ; il y a aussi le travail de la halle, on cherche à s'instruire, à se cultiver quand on est plus grande, et c'est ici que l'on dit : « Ah ! si j'avais su ! »

6°) LE PROBLÈME CHRÉTIEN CHEZ LA FEMME :

Avec les enfants, la femme ne peut pas toujours suivre son devoir du dimanche, le mari travaillant toute la semaine, est encore parti, les champs, les bois, les occupations à la maison, il y a toujours du travail, le dimanche est fait pour se reposer, mais le combien y a-t-il d'hommes, le labeur est toujours présent ; la cause exacte : il y a la suite de la guerre, la vie dure, toujours plus dure, on ne peut se délasser, et même les vacances, que l'on souhaite amplement, ne sont guère faites pour se reposer ; le Seigneur l'a dit : « Le Dimanche est le jour du Seigneur », c'est ce que chacun s'efforce de faire, car le jour où le dimanche sera respecté, sera le jour où la vie sera meilleure pour tous les jeunes foyers qui ne désirent que ça : vivre dans le bonheur et dans la paix.